

Le sel du pain

- Pourquoi t'es comme ça, hein ?

Il lui balance cette phrase à la gueule d'une manière si désinvolte qu'elle en est violente. Lu a même un mouvement de recul, ses doigts cessent leur activité.

- Qu'est-ce que tu veux dire, Pa ?

Le vieil homme a un petit rire qui semble fatigué, las. Mais Lu semble y déceler du mépris. Son père ne prend même pas la peine de répondre, arrachant presque le bol de pâtes pétri des mains de sa progéniture.

- Je ne-
- Je sais c'que tu caches, coupe sèchement le père.

L'estomac de Lu se tord. La cuisine tourne autour d'elle. Elle espère être impassible, ne pas montrer ses émotions. C'est comme ça qu'il faut survivre lorsqu'on est comme elle. Ne rien montrer. Le père lui tourne maintenant le dos mais Lu a toujours cette croyance d'enfant qu'il a des yeux derrière la tête. Le silence est lourd et poisseux.

- Reste pas là comme ça, reprend-il, toujours aussi bourru, la farce ne va pas sortir de la marmite toute seule !

Lu n'a plus l'impression de contrôler ses gestes. Elle se tourne vers le fourneau, s'empare du vieux torchon roussi et enfin soulève le lourd couvercle de la casserole. Immédiatement, les odeurs d'épices viennent assaillir ses narines. Le paprika, le cumin, les herbes du bouquet garni... Ces derniers font la renommée des petits pains de viande de la famille Payton. Un mélange que la mère du père de Lu a mis au point, bien des décennies plus tôt. Le secret des quantités est jalousement gardé. Lu plonge une cuillère dans la préparation, la portant à sa bouche après avoir soufflé dessus. La viande hachée est mélangée avec de la pulpe de tomates et de courgettes. Si la première n'a pas tant de gout, elle n'est que réhaussée par les légumes et les épices. Le feuilleté que son père est en train de plier jouera également un grand rôle.

Une fois le feu coupé sous la grande casserole, Lu bande ses muscles pour sortir cette dernière du fourneau. Elle la dépose sur le vieux comptoir en marbre de la cuisine, un comptoir fait sur-mesure pour cette casserole, abaissé pour que les deux artisans ne se cassent pas le dos à récupérer la farce.

- Comment est-elle ? demande le père, toujours sans regarder sa fille.
- Excellente, comme d'habitude.
- Tu mens.

Le sel du pain

Un rictus déforme le visage de Lu. Elle a l'impression de nouveau avoir huit ans, la fois où elle avait fait brûler toute une fournée de pains de viande, trop concentrée dans la lecture de son livre. C'était une sale période où les taxes étaient si lourdes que même si les Payton produisent de la nourriture, ce n'était pas assez pour réellement les nourrir eux. Le père l'avait tant engueulée qu'elle a encore des sueurs froides dès qu'une odeur de brûlé lui parvient. Doucement, elle articule alors :

- La viande. Elle est... pauvre.

Et encore une fois, le père se contente d'un silence en guise de réponse. Il a terminé le troisième pliage de sa pâte et commence à créer dedans des ovales à l'aide de son découpoir. Ses gestes possèdent le mécanisme de ceux qui ont fait ça toute leur vie mais avec bien plus de brutalité. Il y a même quelque chose que Lu traduit comme de la rage. Elle ne sait pas si c'est par rapport à la viande ou ce dont lui reproche son père.

- Tu sais...

Mais l'artisan la coupe de nouveau :

- La viande est pauvre. Les prix ont encore augmenté. C'était le beurre ou la viande. Et le beurre est irremplaçable.

Et changer les prix des pains de viande est compliqué. Ces derniers se veulent abordables pour la plupart de la population. Les ouvriers, les classes un peu plus hautes... Tout le monde a le droit de bien manger, quel que soit la situation sociale ou les revenus. C'était une volonté de la mère de Lu.

Le père récupère la pâte autour des ovales puis pousse la plaque en direction de sa fille. Lu sait ce qu'elle a à faire. Ce sont des gestes qu'elle sait depuis qu'elle est en âge de tenir debout. Ses premiers souvenirs sont dans ce fournil, attachée sur le dos de sa mère. Elle se souvient jouer avec ses cheveux, défaire son chignon. Elle se souvient du rire du père.

Aujourd'hui, il ne rit plus.

Parfois, lorsque la tristesse est trop lourde, Lu se faufile dans la chambre parentale pour fouiller dans la lourde malle au pied du lit. C'est ici que le père entrepose ses souvenirs, sous l'épaisse couverture de laine quadrillée. Cachés près du sommier, dans l'espoir sans doute que leurs mémoires imprègnent les rêves du dormeur. Dans cette malle, sous cette épaisse couverture, se trouve notamment un album. Les premières années de vie de Lu, mais aussi quelques photographies qui datent d'avant sa naissance. Le père sourit, tenant sa compagne tout contre lui. Le quartier a toujours décrit sa mère comme une femme rayonnante et même figée sur le papier, elle l'est. Lu lui ressemble terriblement. La jeune

Le sel du pain

femme aime regarder ces images, voir le sourire de son père, sa fierté lorsqu'il la tient dans ses bras... Sur ces photos, il a encore des cheveux. Cela le rendait plus avenant, moins dur.

Et aujourd'hui, le père ne sourit plus. Le père n'a plus de petites étoiles dans les yeux. C'est comme ça. Malheureusement, on finit par s'y habituer.

- Remets du bois dans le fourneau, lui demande-t-elle, la coupant dans sa rêverie.

Machinalement, Lu termine de fermer le dernier petit pain avant de s'exécuter. Pour les fournées de demain, il faudra couper de nouveau des buches. C'est la tâche préférée de Lu car il faut le faire dans le jardin. Elle est proche de la nature, Lu, et des jours comme celui-ci, elle échangerait bien la gravité chaude du fournil contre le froid sec de l'hiver. D'un geste habitué, elle glisse la première plaque dans la gueule en feu du four. Lu revient au comptoir, recommençant à remplir les nouveaux ovales que son père a préparé.

- Tu ne dois plus la voir, fait ce dernier après un silence lourd, juste coupé par les crépitements du bois.

Lu se fige dans ses gestes, une boulette de farce tombe mollement sur le comptoir de travail. Ses yeux se tournent vers son père qui, buté, ne cesse de travailler sa pâte.

- Pourquoi ?

Feindre l'innocence, voilà ce qu'elle trouve en guise de protection. Lu aime Solange et Solange aime Lu. C'est comme ça. Lu aimerait tant pouvoir l'embrasser dans la rue, tenir sa main lorsqu'elles vont au marché ou tout simplement aller la voir sans devoir se cacher.

- Son père est un gros con, crache soudainement l'artisan.

Sa fille sursaute avec un mouvement de recul. L'animosité de son père la surprend. Hans Payton est un homme placide, le comportement de ce matin ne lui correspond pas. Si avant, son rire faisait trembler la maison, ce n'est plus le cas. Il parle peu, seulement pour dire les banalités de mise à sa fille, être avenant avec les clients. Hans n'élève pas la voix, encore moins auprès de sa fille. Lu voit ses poings se serrer, il arrête de travailler la pâte pour se tourner vers son enfant.

- C'est un excellent boucher, articule-t-il, sa femme était amie avec ta mère. Mais il n'aime pas la différence, il n'aime pas ce qui ne lui ressemble pas.

Lu comprend alors que la lueur dans les yeux de son père, qu'elle avait pris pour de la colère, est plutôt une inquiétude profonde. Si profonde que son ventre s'en tord.

- Papa...

Le sel du pain

- Non. Tu dois penser à ta sécurité, Lucile. A la sienne également. C'est un homme qui ne comprend rien à l'amour. C'est une brute.

Parfois, le boucher pince les bras de sa fille lorsqu'elle est trop lente à son gout. Lu a déjà vu ces bleus sur son corps. Solange restait toujours évasive. Maintenant, elle comprend et elle a l'impression d'être une idiote. Elle qui se plaint que la farine du fournil la poursuit de partout alors que son amoureuse porte les ecchymoses de son géniteur. Le père de Lu reprend la parole :

- Tu l'aimes vraiment ? Mais il n'attend pas sa réponse. Car si vous vous aimez vraiment, vous allez avoir mal. La cité vous acceptera peut-être mais vous allez être vues comme des moutons noirs. Ses mains farineuses se posent délicatement sur les bras de Lu. Je ne veux pas de ça pour toi. Ni pour elle.

Le père a les yeux mouillés et sa voix est rauque. Lu déglutit, elle n'aime pas ça. Son père est un roc ! un roc silencieux mais un roc quand même ! Pourquoi tant d'émotions si soudainement ? Pourquoi parle-t-il après tant d'années de silence et de phrases courtes ? Lu ne comprend pas. Non : elle ne veut pas comprendre. Lu allait protester, elle ouvre la bouche mais le père reprend la parole, ses mains se serrant un peu plus sur ses bras.

- Je ne veux pas te perdre, Lucile.

Les mots sont articulés comme si chacun était une phrase à lui seul. Un long frisson parcourt l'échine de la jeune femme. Elle pense à sa mère et maintenant, c'est à son tour d'avoir les yeux qui brillent. Le père l'attire contre lui, geste qui avait disparu avec les années. Il sent le cuir de son tablier, la sueur des fourneaux et la farine. L'embrassade est brève mais le geste est puissant.

- La fournée va brûler, finit par articuler Lu.

Elle prend la fuite car l'émotion est trop forte, elle se détourne du père pour sortir les premiers petits pains de viande du four. Elle les dépose dans les étagères à température où les pains resteront tièdes jusqu'à leur achat. Hans reste au milieu de la petite cuisine, bras ballants, à observer sa fille reprendre la confection des tourtes.

- J'aimerais que Solange vienne à la maison, un soir, fait-il lentement avant de reprendre son moule en main. Je veux la rencontrer. Et qu'on parle. De votre futur. Et votre sécurité.

Lu ne dit rien, elle hoche la tête. Ses oreilles bourdonnent. Elle aimerait retourner dans son lit, s'y peloter et s'endormir, effacer cette journée. Les petits pains se forment sous ses mains, elle les enfourne et les défourne, les gestes sont répétitifs. Lorsqu'il n'y a plus de pâtes, son père la rejoint dans la confection des pains. Le père et la fille sont côte à côte, le silence entre eux. Le premier ne presse

Le sel du pain

pas la seconde. Il n'a jamais été quelqu'un de pressant, le père Payton. Il a confiance en sa fille, il a juste peur pour elle. Il a déjà perdu son épouse, il ne veut plus perdre personne.

- D'accord, finit par dire Lu en enfournant la dernière fournée, je vais voir avec elle.

Elle porte la grande casserole jusqu'à l'évier, commençant la plonge en silence. Son père s'occupe des surfaces, d'organiser la petite échoppe. Bientôt, Louis, leur vendeur arrivera et ensemble, ils ouvriront le grand volet du comptoir, donnant sur la rue. Les petits pains de viande se font uniquement à emporter. Lu pose en équilibre la casserole maintenant propre sur l'égouttoir. Un sceau se trouve en dessous, récupérant les eaux grises pour le potager. A la suite, viennent tous les instruments qu'ensemble le père et la fille ont utilisés. Lu s'essuie les mains et prend le pain que lui tend son père. La viande est brûlante et gâche un peu le goût des épices. Les clients ont rarement les tourtes qui sortent directement du four.

- Merci papa, fait doucement Lu, lui glissant un regard presque timide.

Son père ne dit rien, il n'en a pas besoin. Aussi doucement que brièvement, il l'attire contre lui afin d'embrasser le haut de son crâne comme si elle était encore une enfant.